



« Vortex », souffles au corps

Une diva. On y songe, à la regarder de retour au bord du cercle, après l'éclipse d'obscurité qui a suscité les applaudissements. La longue silhouette a recouvert ses épaules nues et son justaucorps couleur chair. La couverture de survie du marathonien après l'effort. Le retour de l'humain qui a volé dans l'azur et fait planer les autres.

Emotion. Des limites ont été abolies dans cette arène qui n'est pas un cirque, si ce n'est par la présence silencieuse d'un public en trois-quarts de cercle, avide de chair fraîche. Phia Ménard se dresse en toute simplicité, après une performance magnétique. Le son de sa voix fait sursauter. Il est tellement «*normal*», après le silence de la pièce, uniquement rythmée par une bande sonore adaptée de Debussy. Premiers mots de l'artiste une fois le rideau tombé. Trop vite pour le spectateur encore en sidération. Rebond brutal dans la réalité de la salle intime du WIP de la Villette. Hautes Tensions... L'intitulé du festival sonne là comme une évidence. Rare de ressentir tout à la fois de la joie simple, de l'effroi, du dégoût et de la fascination en une si petite heure.

Au début, sur la scène, un personnage intrigant. Un look d'homme invisible, en complet, chapeau et visage recouvert de bandelettes blanches. Figure de l'anonyme. A genoux, le bonhomme, des ciseaux dans ses mains gantées, découpe méthodiquement un banal sac en plastique rose et le scotche. Puis, il pose ce sac customisé au centre qui prend soudainement vie au rythme des ventilateurs installés au pourtour. L'avatar enfle, tourne sur lui-même, prend son élan pour s'élever, pavoiser dans l'espace, et il est rejoint par un deuxième, un troisième, un quatrième sortis de la poche de son complet par le maître du jeu.

C'est l'émotion de l'enfance qui découvre le tourbillon des couleurs et des formes dans une chorégraphie magique. La même démarche anime *l'Après-midi d'un fœhn*, spectacle pour les plus jeunes, donné par Cécile Briand, également sur du Debussy adapté (1).

Dans cet enchantement primaire, l'être boursoufflé et pataud évolue, rassemble puis détruit, comme en rage, le plastique animé. Il jette chapeau, veste et pantalon dans un pugilat de sacs. Une immense poubelle vient recueillir le rêve détruit. Premier tableau, mélange d'émerveillement et d'épouvante. Phia Ménard vient d'enlever la prime apparence, pour une créature de plastique noire. Une autre matière, un autre corps, qui accouchera encore de l'image saisissante d'une créature, féminine, rampante, aux prises avec sa mue qui tourbillonne dans l'air soufflé.

Monstres. L'artiste gigogne n'en finit pas de se métamorphoser, d'ôter ses pelures, de sortir ses tripes, suscitant à chaque fois une vision majeure. Comme avec sa précédente création *P.P.P.*, où elle se confrontait à la glace, elle joue avec le vent. Le vent qui transforme l'inanimé en feu, en monstres tournoyants, beaux et menaçants. Et au-delà. *Vortex* parle de corps, de couches de protection, de peaux et au final, d'identité. Cela creuse aux tréfonds, cherche l'être, le primaire en soi. La fascination esthétique en est dépassée par les risques que prend l'interprète qui n'a peur de rien. Une sensation de mise en abîme que le retour de la lumière n'estompe pas.

Un article de Frédéric Roussel, publié le 18 avril 2012